

*Promenade dans la ville de Constantine à travers
quelques oeuvres littéraires d'hier et d'aujourd'hui...*

Jamel Ali-khodja,
Universitaire- Chercheur-
Université Mentouri

De tous temps la ville de Constantine a été perçue par les écrivains français ou algériens comme *le lieu de fascination, un espace du désir, un lieu d'évaluation*, laissant une fenêtre ouverte aux héros-narrateurs pour débrider leur imaginaire dans les confins lointains du fantastique. Descriptions, comparaisons, technique impressionniste sont présentées dans le tissu littéraire pour dire Constantine citadelle fascinante, mythique.

Nous nous sommes proposés d'étudier la promenade de quelques héros narrateurs à travers la ville légendaire de Cirta et de montrer qu'elle est plus qu'un décor, la ville présentée, déshabillée est aussi *le lieu d'un faire narratif*. Dans cet espace, marche et quête, fascination et angoisse sont confondues dans l'espace littéraire. Le rapport du personnage à la ville met souvent à nu le délire du personnage central qui garde cependant intact la clarté et l'ordre de sa pensée. Dire Constantine, c'est dire l'amour tout simplement. Lieu de la passion, Constantine est aussi gardienne d'un passé élogieux, une manière de gifler l'insulte coloniale ; mais Constantine n'est pas que cela, s'il elle est Histoire avec ses lettres de noblesse, elle est aussi et surtout le lien entre les femmes et les autres villes. Dire Constantine, c'est voir au-delà de ce qui s'offre à nous, au-delà de la médiocre réalité des lendemains blafards de la décolonisation. Dire Constantine, n'est-ce pas mordre l'étoile comme le faisait Saint-Exupéry, rêver un autre monde?

Mais en fait dire Constantine, n'est-ce pas aussi pour les auteurs, les héros-narrateurs, anti-héros (qu'ils s'agissent de Maupassant, Jamel Ali-khodja, Tahar

Ouettar ,Malek Haddad ,Rachid Boudjedra...)une manière de se ressourcer ,se défouler ,jouer avec l'écriture jubilatoire et savoir dire non à la médiocrité du présent et atteindre l'universel?

Maupassant, un amour singulier pour Constantine, la ville sauvage ,austère et fière...

La ville de Constantine ne laisse personne indifférent .Dès 1881 le grand conteur Guy de Maupassant fut envoyé comme reporter en Algérie lors de l'insurrection de Bou Amama .Il découvre des impressions d'abord physiques:le soleil, ces lumières différentes des brumes normandes ou parisiennes .En 1884, il regroupe toutes ses impressions à la valeurs littéraire indiscutable pour une publication en Janvier 1884,sous le titre:*Au_Soleil_*.Le 6 Septembre 1890,il repart pour l'Algérie (1).Pour résumer, nous pouvons dire que de 1881à 1890 (tranche littéraire de neuf ans),Maupassant a été fasciné par les pays du Maghreb. Il a intégré à son oeuvre l'ensemble de sensations et de réflexions qu'il lui procuraient. En effet, on ne peut oublier ses admirables nouvelles dont *Allouma ,Mohammed fripouille* ,ou son roman *Bel Ami* . Une relecture de *Au Soleil* de *La Vie errante* ,de ses *Lettres d'Afrique ou Africaine*, nous permettent de découvrir l'originalité de Maupassant. Incontestablement, Maupassant aimait l'Algérie. Préférait-il les villes ,les campagnes ou le désert? Il adulait les grands espaces et il avait un grand amour particulier, singulier pour Constantine, la ville sauvage ,austère ,fière qui correspondait à son caractère de normand."Ville virile qui a du caractère"lui avait dit le grand maître Flaubert en 1878 deux ans avant sa mort et deux avant la publication de *Boule de Suif* (1880).Nous savons que Flaubert avait effectué en 1858 un voyage au maghreb. Il visita Carthage, va de Philippeville à Constantine en diligence ,puis par mer de Philippeville à Tunis. Retour par voie de terre ,Guelma, Constantine, Bône .On retient comme écrit *Note de voyage*, Salammbô. Flaubert avait été fasciné par Constantine .Il confia à *Maupassant la fadeur de Tunis*,"*Bône la coloniale*","*Constantine la vertigineuse*","*Guelma la*

brûlante". Sensations fugitives du grand maître de la littérature! mais écoutons plutôt une correspondance de Flaubert en date du 25 Avril 1878.

"La seule chose que j'aie vue jusqu'à présent, c'est Constantine ,le pays de Jugurtha. Il y a un ravin démesuré qui entoure la ville .C'est une chose formidable et qui donne le vertige .Je me suis promené au-dessus ,à pied et dedans, à cheval. Des gypaètes tournoyaient dans le ciel".

Revoir Constantine hantait Maupassant. Dès son arrivée à Constantine, comme son maître, Maupassant voulait marcher, se perdre dans la foule, il voulait respirer la ville grouillante dans ses moindres aspérités, avec ses odeurs et ses couleurs exotiques. Respirer mais aussi regarder les arabes, les kabyles, les biskris, les mzabis, les nègres, les mauresques, les juives, les filles...

A Zola, en 1881, il écrivait: *"Enfin ,je satisfais mes instincts vagabonds"*. A Flaubert, il se plaignait dans une lettre du 24 août 1878 de cette notion de vide qui colle à la peau ,l'existence vide des bureaucrates: *"Mon ministère me détruit peu à peu"*. Dans *La vie errante*(2), il découvre pour la première fois Alger *"la blanche"* diluée dans la lumière du soir .*"La blanche"* au fond du golf mystérieux .Par contre Constantine est *"la cité phénomène"*, c'est *"Constantine l'étrange"*, celle qui lui permet de rêver de roches sauvages et de parfums violents qui emplissent l'âme de sensation fortes et bonnes.

Maupassant caresse du regard plusieurs villes car il est à la rencontre de l'homme. C'est un promeneur qui fait une ample provision de beauté, de spectacles violents et enchantés.

Jetons un rapide regard sur la description de *Constantine* qui pourrait bien ressembler à celle de *Malek Haddad* ou de *Kateb Yacine* avec en plus quelques annotations folkloriques et naïves .La valeur documentaire en est incontestable.

"...Et voici Constantine, la cité phénomène ,Constantine l'étrange, gardée comme un serpent qui se roulerait à ses pieds ,par le Roumel, le fantastique Roumel,

fleuve d'enfer coulant au fond d'un abîme rouge...fleuve jaloux et surprenant ;il l'entoure d'un gouffre terrible et tortueux aux rocs éclatants et bizarres...les rues populeuses sont plus agitées que celles d'Alger, grouillantes de vie traversées sans cesse par les êtres les plus divers, par les arabes ,des kabyles, des biskris des m'zabis, des nègres, des mauresques voilées, des saphis rouges, des turcos bleus, des kadis graves, des officiers reluisants. Et les marchands poussent devant des ânes...Salut aux juives .Elle sont ici d'une beauté sévère et charmante...Elle vont les bras nus depuis l'épaule, les bras de statues qu'elles exposent hardiment au soleil ainsi que leur calme visage aux lignes pures et droites .Et le soleil semble impuissant à mordre cette chair polie.

Mais la gaîté de Constantine ,c'est le peuple mignon des petites filles. Attifées comme par une fête costumée, vêtues de robes traînantes de soie bleue et rouge...,les sourcils peints ,les joues et le front parfois tatoués d'une étoile ,le regard hardi et déjà provoquant...elle trottaient, donnant la main à quelque arabe, leur serviteur".

Marche fantastique sous un soleil de Satan : Au soleil
1890

Dans ce récit captivant Maupassant à l'art de peindre comme un *Dinet* avec des couleurs chatoyantes, chaudes, fortes, enivrantes. Il n'a pas oublié l'habit qui donne à ces diverses communautés une identité spécifique. Maupassant ne transforme pas le réel. Il vit en lui ,le tourmente, l'émerveille ou l'exaspère. On a retrouvé dans ses carnets des notes(3),un parcours incomplet, inachevé de sa promenade enivrante dans "*Constantine -la radieuse*".Il marchait sans but précis au gré de ses humeurs ,ce qui frappe dans ses nombreux écrits, c'est d'abord ce soleil ,cette marche fantastique sous un "*soleil de Satan*".Son désir ,nous dit-il ,est être écrasé par une accablante chaleur (4).Mais comment peut-on comprendre ce désir si délirant ? Ce poids de la chaleur, dont il parle au début de *Au soleil*, est un moyen de compenser ou d'abolir le poids qu'on

pourrait dire baudelairien "*de tout ce qui écrase et torture notre vie*" Alors Maupassant est-il masochiste? Sadique? Se soigne-t-il? oui ! Au soleil Constantinois ! il guérit, panse ses maux dans une atmosphère de fournaise, de feux incandescents, de braise . Dans ses déambulations dans la ville de Constantine et en relisant tous les récits solaires, on a nettement l'impression que la chaleur agit sur Maupassant comme un puissant massage du corps dont il éprouve un besoin excessif. Mais Maupassant a quelque chose de plus puissant . Il veut être dévoré, absorbé de la chair par le soleil. En effet, les images sont d'une violence sadique incontestable(5). Nous pensons à Mohammed Dib dans *L'Incendie* où le soleil est ce signe solaire d'une puissance maléfique.

Rêvait-il à cette si chaude Constantine?

L'humble vérité est que ces écrits sur le Maghreb avaient été négligés car Maupassant dénonçait certains abus qui n'accréditaient pas les thèses coloniales à défendre . Rouvrir du Maupassant , c'est ouvrir le dossier brûlant de la colonisation. Cela s'avérait dangereux, donc inutile !

Avant de mourir avait-il eu une pensée pour l'Algérie, pour Constantine ?

Récapitulons: On se souvient qu'en ce soir du 6 juillet 1893, Maupassant a eu des frissons, des migraines . Il sait qu'il va mourir . Le conteur a froid. Il tremble, comme il tremblait l'été de 1890 sur les bords de la Seine . En rentrant le soir, il eut un autre frisson... Il relut tout de même quelques passages de son roman pour bien vérifier le rythme (il n'a pas oublié l'épreuve du gueuloir du grand Flaubert !). Puis, écartant la feuille pour en saisir une autre, vierge, il dessina en lettres capitales ces deux mots: "*Notre Cœur* ". Ce sera son dernier roman. Le 4 Janvier 1893, il demande une feuille de papier à une infirmière . Il a froid. Il ne peut plus écrire , alors il dessine un soleil, deux lignes droites perpendiculaires, accoudés à un rocher , puis une dune, avant de sombrer dans un profond coma. Rêvait-il à

cette terre, à cette ville inondée de soleil, à cette si chaude Algérie?

Dans le roman maghrébin le lecteur découvre des villes traditionnelles berceau de l'Histoire et de civilisation, jadis élogieuses. Constantine ,Tlemcen, Fès, Marrakech, Kairouan .Ces villes sont intégrées dans une dialectique complexe avec le village, la terre ancestrale représentant l'interne, l'implicite et d'autres déterminent au contraire l'externe, l'explicité,"les règles proclamées"selon l'expression de Jaques Berque(6).Dans presque tous les romans maghrébins, la ville est perçue négativement, sans doute parce qu'elle affiche d'une manière effrontée son luxe, les richesses d'une nouvelle bourgeoisie face à un exode grandissant .Tous les problèmes engendrés par la décolonisation sont aussi concentrés paradoxalement dans cet espace où la modernisation étale d'un façon disproportionnée une opulence technologique ,un bien être pour les fortunés mais susceptible d'apporter dépersonnalisation et misère morale .Enfin ,la ville d'avant l'indépendance se confond avec la ville de la décolonisation et rappelle de mauvais souvenirs ,c'est une excroissance en béton, impersonnelle, factice, étrangère, ville de la dureté, de l'indifférence.

Il est bon ton de rappeler que la plupart des romans se construisent selon la pensée de Charles Bonn autour d'une description de la ville comme espace étranger, irréalisé et souvent condamné .Les premiers romans algériens négligent la ville et les auteurs (Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun) ont un regard pointé sur les villages. Ainsi, Charles Bonn affirme avec justesse que :"*la véritable maîtrise d'une écriture romanesque autonome peu se mesurer ,entre autres critères ,à la capacité du romancier de distinguer les langages idéologiques dominants sur son référent romanesque, et d'en jouer depuis et dans l'espace de lisibilité qui est le plus souvent citadin*" (7)

La Mante religieuse ou La ville dévoratrice

Dans *La Mante Religieuse* (8) la marche-déambulation du héros Aziz ainsi que le regard de l'auteur est important. *La Mante Religieuse* est avant tout un long dialogue où la parole se précipite, les cartes se brouillent et où l'intrigue est oubliée pour faire émerger de plus en plus fréquemment, le nom de la ville de Constantine. Et- « *il suffit de jeter un regard sur les premières pages du roman nous dit Suzanne Guellouz pour comprendre qu'en effet que nous n'avons pas affaire à un récit classique mais plutôt à une hallucinante symphonie dans laquelle Constantine est toujours présente et lors même qu'elle se cache derrière les rassurants contours d'une intrigue bien menée, permet à la phrase musicale de se composer et de se décomposer sur un rythme brutal, sauvage et virulent*”(9).

Le roman est une longue errance, déambulation dans une ville- décor. Constantine est évoquée dans son Chettaba (p.5), sa "lumière jaune",ses "artères étroites"qu'envahit un "flot humain",ses écoles, ses places (p.7),ses cafés (p.8),son Rhummel sec "d'un gris pierreux" "qui s'harmonise avec les parois de roches noires"(p.18),ses ponts, l'abîme ("l'échoppe étaient suspendues au rocher par on ne sait quoi, et l'unique fenêtre donnait sur le vide" p.57).La ville est aussi le cadre dans lequel se déroulent des scènes pittoresques: scènes truculentes par un observateur minutieux et détaché, comme celle de la "djeria";anecdotes critiques, d'autres réveillent de lancinants souvenirs, ceux de Slimane se rappelant sa condition de gamin pauvre où il charriait les couffins des "européennes bien habillées"et de "juives de la rue Thiers".Scènes pathétiques d'une enfance à l'heure de la colonisation où la famille "logeait au-dessous du Pont de Sidi- Rached, îlot de misère près du quartier réservé" (p.12),la mort de la petite Fatima (sœur de Slimane) donne au récit une grave tonalité.

Mais plus qu'un lieu ,Constantine est un *Etre* à la fois fascinant et inquiétant .Un être pourtant indispensable, nécessaire, avec et dans lequel Aziz tente de retrouver l'identité dans les matins désemparés de la décolonisation et dans une errance dans *la ville -Femme* et sous un soleil satanique.

Brasier dévorant; il ne fait jamais moins de 38° à l'ombre ! Aziz aimait déambuler dans la ville chaude comme l'auteur, une manière de vivifier ses pulsions viriles, de refuser la castration. De Maupassant dont l'auteur s'est nourri dès le primaire et le secondaire ,le narrateur Aziz veut être dévoré, absorbé de la chair ,mordu par le soleil et faire l'amour avec celle "*ville-femme splendide abîmée de vices*".Un amour baudelairien près du Pont de Sidi Rached.

La ville de Constantine est présentée comme une femme sensuelle "*c'était une vilaine femme, un monstre aux seins meurtris, à l'haleine brûlante...Constantine présentait à l'ouest sa robe de dentelle, au centre ses deux seins s'alliaient à merveille avec sa tête de Cléopâtre. Constantine était une femme sensuelle.*"

D'où l'évocation, maintes fois reprise, d'un espace sexualisé: "*L'amour se faisait à n'importe quel moment de la journée*",phrase qui ne veut pas dire seulement que les filles de joie pullulent dans l'espace Constantinois puisque aussitôt l'auteur ajoute:"*Il suffisait d'emprunter ses ruelles, de suivre son labyrinthe, de s'enfoncer dans son gouffre, au fond du vagin de la ville*"(p.6). Elle est chair et os, sang et salive quand passant près d'un de ses ponts, je promène mes yeux sur ses flancs qui vibrent .Souvent ,pour m'amuser je l'appelle par son prénom ;Cirta, ville de Sidi Rached ! Elle ne me réponds pas. Elle un peu rêveuse. Elle médite sur son passé. Elle préfère à l'heure du thé écouter le roucoulement de ses colombes vierges au fond de ses abîmes où alors écouter la chanson de Salah Bey ,qui défendit vaillamment la ville contre le viol. Ma ville n'a pas d'âge. Ma ville m'appelle .Elle est irrésistible. Je veux la posséder...Je m'approche de son corps nu, la ville m'enserme... » Je repars à zéro, après l'amour ,j'ai faim"(pp.43-44).

Ce désir de fusions, de communion charnelle, érotique avec la ville de Constantine est une façon pour Aziz de retrouver "*l'espace foetal*", le temps de la sécurité, du fœtus heureux dans le ventre maternel. Désir de retrouver aussi la tranquillité dans un monde aliénant, absurde où la folie guette.

L'image obsédante de la mante religieuse possède tout naturellement de la sexualisation de la ville: "*la ville ressemblait au rictus d'une vieille femme qui aurait joué sadiquement avec son jeune amant .Sourire jaune. Ville malaise .Ville incestueuse ! Moi, je préfère te cacher et te maudire. Ville puante ,cache ta sale gueule au fond du ravin .Tu ne sais même pas faire l'amour, dans tes quartiers puants, où le vice se donne à seize ans, l'amour se fait debout et vite. Ta lèvre est fiévreuse, et tu es toujours malade. Constantine tu dévores tes amants après la nuit de noce*".(pp.28-29). Cette image obsédante de la mante religieuse est ambiguë .Elle souligne en outre violemment la confusion qui peut se faire entre le héros et Constantine, notamment en ce qui concerne le problème, pathologique du dédoublement, dédoublement gidien en ce sens que chaque homme "*qui s'offre vers un idéal nous offre un exemple de ce dédoublement*"

En effet, Aziz a dans sa perception de la ville des comportements différents, dus à son état psychique déficient (névrosé). Les hallucinations peuvent expliciter tout simplement cette hantise obsédante de la mante religieuse (10). Une *mante religieuse* bien enfouie dans la psyché de l'écrivain. Enfant, il était à la fois fasciné, révolté, et épouvanté par cet insecte orthoptère (Mantidés) qui pullulait sur les serments de vigne de la terrasse de sa maison .Il apprit plus tard auprès des personnes un peu plus grandes que lui "*la légende de la mante*" appelée religieuse pour son attitude évoquant la prière. Je lui posais souvent quelques questions: "*où est la direction de la Mecque*". Elle se retournait en déplaçant ses deux pattes frêles, d'un beau vert clair pour me montrer la direction sans se tromper, puis elle sautait sur mon épaule .Je restais frapper de stupeur. J'ai aussi assisté à la nuit de noce

cruelle avec un amant de fortune Je ne comprenais pas cette masochiste dévoreuse.

Dans le roman ,*l'effet du dédoublement* est lisible:"*Au coin de la terrasse une mante religieuse agitaient ses pattes frêles (...) peut-être dévorera-t-elle la ville*" puis "*au cœur de la vieille ville la mante religieuse valsait un pas en avant, un pas en arrière*"(p117).

Danse macabre pour satisfaire l'orgasme, dans la confusion voulues des espaces (ville-médina) dans la confusion des personnages, dans l'ambivalence des pensées, des sentiments conduisant à des perceptions paradoxales .Schizophrène, le narrateur est un grand rêveur et comme le disait Sartre :"*un de ces rêveurs éveillés dont le propre est, comme on sait, de ne pouvoir s'adapter au réel*".

Tout se passe aussi comme si la mante était à la fois la ville et une "*autre*".

L'errance du narrateur se confond avec l'errance du sens comme les pérégrinations du personnage .Ce phénomène est typiquement citadin au même titre que les nombreux dialogues dans le roman .Ainsi le désir d'effacer la première écriture de la ville pour pouvoir écrire un nouveau texte, une autre ville (*le palimpseste*)et cette obstination inconsciente ou consciente de vouloir détruire la cité infectieuse, négative par la mise en spectacle grotesque, carnavalesque des dîres et des représentations montrent que la ville est avant tout un "*lieu masqué*",un espace jubilatoire, un lieu où l'identité est éclatée difficilement retrouvable. Regarder la ville, la souiller c'est aussi une façon de mettre fin à sa solitude.

Mais Aziz n'est pas seul avec et dans la ville. Son "*amoureuse*" est pour ainsi dire jalonnée d'apparitions diverses. Les unes semblent au premier abord n'avoir aucun rapport avec le héros:c'est le cas de Slimane et du petit monde qui, évoqué par flash-back gravite autour de lui .Mais on s'aperçoit vite que le drame de Slimane ,n'est pas étranger à celui de Aziz. Tous deux ont été dépossédés, tous deux ont les mains vides. Néanmoins, pour l'homme du peuple, que le présent ne comble pas plus que le

passé ,Aziz qui appartient à une autre classe, est "un pauvre type" et entre eux il n'y a pas de dialogue possible.

Impossible, le dialogue ne l'est pas moins avec les autres personnages, dont on s'aperçoit vite qu'ils ne sont là que pour souligner la solitude du héros dans la ville.

Avec Mahmoud , "*le toubib d'une quarantaine d'années jovial et sympathique*" par lequel Aziz tente de se faire soigner, le contact ne sera pas mieux établi. Une amitié naît pourtant mais Mahmoud n'est pas non plus un homme heureux. Bien plus il est, lui aussi, torturé par le départ de Geneviève sa femme qui n'a pas supporté la vie constantinoise ,torturé enfin par un Paris à moitié réel à moitié mythique dont le souvenir le taraude inlassablement .Comme Aziz il "*recherchait sa jeunesse(..)à quarante ans il se trouvait devant un vide*". Et c'est pourquoi leurs rencontres, en dépit de leur fréquence, débouchent sur le néant.

On a l'impression devant ce roman citadin que la ville nous précise à juste titre Charles Bonn- "*lieu de l'énonciation romanesque n'y devient cependant langage signifié comme tel que dans sa propre pluralité! La ville devient souvent système signifiant que lorsqu'il y a plusieurs villes. Or cette ubiquité est-elle pas également celle du roman maghrébin lui même, écriture entre deux rives?*" (11). L'espace ville raconté et les lieux comme des textes renvoient l'un à l'autre dans un concert d'échos .*Dire Constantine c'est dire la pluralité ,la polyphonie nécessaire pour produire le sens. La ville elle-même n'est que l'écho d'autres villes.*

Le dénominateur commun entre Aziz et Mahmoud est qu'ils aiment deux villes: *Constantine* et *Paris*. C'est aussi par le même courrier que le narrateur apprend que Mahmoud ,privé de son cabinet et s'étant vu refuser la chaire de psychiatrie a décidé de partir pour Paris et que Aziz est, lui-même radié du corps enseignant.

Dans son errance dans la ville de Constantine, le personnage central fait des rencontres ,des rencontres féminines. Dans le roman *marche et quête* sont confondues

dans le texte car l'espace entretient avec la diégèse un rapport particulier : *s'arrêter de marcher, de dialoguer signifiant la folie*.

Restent donc les femmes ,dont le rôle est, dans ce roman qualitativement et quantitative ,tout aussi important.

Voici d'abord Solange, cette religieuse dont Aziz a fait connaissance en la heurtant dans la rue, alors que de très bonne heure ,il déambulait au hasard. Entre eux naît une amitié qu'Aziz nommerait "*amour*" s'il savait "*ce que c'est qu'aimer*". Solange est belle, Solange est simple, Solange a des mouvements gracieux et simple et, comme la ville, "*elle semble danser*". Solange est généreuse, Solange a tout compris "*l'Islam et l'arabisme, la misère et le soleil*"(p.96). Mais Solange c'est Dieu et on n'épouse pas Dieu .D'ailleurs, elle quitte Constantine en même temps que le docteur.

Puis surgit Malika, l'ancienne lycéenne qui "*parlait de Ben Badis et d'Ibn Khaldoun*", pour qui "*les deux pêchés du monde consistaient à trahir sa patrie et à manger du porc*". Malika, elle ,est devenue une prostituée. Pour Malika, Aziz pensa d'abord qu'il pouvait faire quelque chose (...) lui assurer une présence . "*Mais elle avait pris la vie par l'autre courant*" et prenait le chemin des quartiers réservés .Comme Slimane ,comme elle est pour ainsi dire complémentaire, et comme la secrétaire du docteur ,dont elle est curieusement l'homonyme ,la prostituée qui "*désirait vivre*", "*s'exteriorise*", fait partie de ceux qui "*veulent quelque chose*", c'est sans doute pour cette raison qu'elle ne peut arracher le héros à la solitude. Un héros que la ville commence déjà à dévorer.

Vient enfin Assia, l'ancienne camarade de faculté qui a ,comme Aziz, était l'étudiante de M. Claude, n'apparaît dans les dernières pages du roman dans un autre espace :Alger .Seules retrouvailles qui auraient pu être salutaires, puisque Assia est le seul être vers lequel Aziz semble aller spontanément et résolument ,mais les retrouvailles interviendront trop tard ! Miné par un cancer, la jeune fille est morte au moment où le héros arrive à Alger. "*La ville était sale .Une immense brume opaque*

l'enserrait" "un chauffeur de taxi ,aussi mal réveillé que sa sale garce de ville arrêta son véhicule devant une villa rose d'Hydra...là, je rencontrai Kader ,son jeune frère :-Comment vas-tu?et Assia

-Elle est morte cette nuit.

-Que dis-tu?

-Elle est morte"

Minutieusement décrits, ses funérailles sont plus qu'un épisode ,ce que l'on serait tenté d'appeler "*le finale*"du roman .

Symbole de l'abandon absolu dans lequel tombe désormais Aziz, cette disparition préfigure en effet celle du héros, permettant en outre au narrateur de s'esquiver lors de l'évènement suprême qu'il se contente de signaler en un bref paragraphe:

"Au petit jour ...Aziz dormait paisiblement ,avec un petit rictus grave au coin des lèvres ,d'où perlaient trois gouttes de sang ...Aziz souriait tristement".

Ainsi s'achève l'aventure de l'être qui avait trouvé Dieu ,mais qui ne savait pas prier.

Ce que nous pouvons ajouter c'est que l'espace ville n'est pas comme le village un lieu fixe :il est avant tout l'espace de l'ubiquité. .Ainsi, on peut parler de l'errance dans plusieurs villes, une manière propre à l'écrivain d'entreprendre son *entreprise de démystification* .On sait que tout discours sur le monde enveloppe la réalité d'un voile et masque les médiocrités ,les humiliations .Pour les dénoncer il faut mettre le lecteur en état de choc émotionnel .Telle est la leçon que m'a donné Céline dans *Le Voyage au Bout de La Nuit*. N'est-ce pas aussi *la fonction du langage de créer l'émotion par la véhémence et être capable d'exprimer les explosions des fonds d'âmes ?.*

Dans *El Zilzel* de Tahar Ouettar (12), les ressemblances avec *La Mante Religieuse* sont flagrantes pour représenter et dire la ville de Constantine. Comme le précise Bouba Tabti (13) « *la déambulation de Boularouah dans ces mêmes rues où erre Aziz va transfigurer l'espace parcouru*

lui donnant une dimension fantastique...Mu par une quête obsessionnelle :empêcher le partage de la terre, en une folle journée, toute l'action du roman est concentrée en un jour, en un lieu Constantine »(13).

La déambulation du héros s'effectue comme dans *La Mante Religieuse* dans un parcours orienté avec différentes voix. Ballade dans l'ancienne et nouvelle ville. Chacune des sept articulations du roman porte le nom de l'un des 7 ponts de Constantine. Ce parcours topologique détermine plusieurs chronotopes :Constantine hier, Constantine aujourd'hui, Constantine demain, quand viendra l'heure « *leur juxtaposition- précise Bouba Tabti- donne sa complicité et sa richesse au texte qui superpose ainsi une dimension réaliste et une dimension fantastique* ».

L'effet du réel crée par les noms des lieux est accentué par les noms de certains personnages d'un passé proche ,celui où Constantine était : « *La Constantine des Belbey, des Belefougone, des Bendjelloul, des Bentchicou, des Benkara...* » (p.18).

L'impression dominante est que l'auteur connaît bien la ville. La description est prise en charge par le narrateur qui noircit l'espace littéraire par des propos fielleux, maudissant un présent négatif .Derrière la description-peinture de Constantine se profile celle d'une ville fantastique « *anéantie par le cataclysme qui donne à la représentation de l'espace, une épaisseur, un relief particulier, l'inscription de la ville dans le texte se doublant de celle de son anéantissement. Les thèmes obligés de la ville de Constantine, ceux que l'on retrouve dans La Mante Religieuse : le rocher, les ponts ,l'abîme, la foule de Constantine, les odeurs de Constantine, les vacances l'exode rural, etc....se trouvent dynamisée, amplifiés par le leitmotiv du tremblement de terre qui scande la marche et la quête de Boulahrouah* ».(14).

Comme dans *La Mante Religieuse* ,marche et quête sont confondus : s'arrêter de marcher, de vitupérer ,conduisent à la folie dans un lieu délirant. En effet, quand le personnage s'égaré dans la *ville labyrinthe* ,il est hors de lui-même, furieux. Perdre la maîtrise de l'espace, c'est

perdre sa raison. Et le héros la perd. Le personnage de Ouettar ressemble étrangement à Aziz. Comme Aziz, le rapport du personnage de Ouettar à la ville est révélateur de la paranoïa du personnage central. Aziz névrosé exprimait lui aussi la rapacité de la nouvelle bourgeoisie, la médiocrité de la vie, de sa vie, de son statut, bref tous les ingrédients de l'anti-héros. Troublantes coïncidences.

Troublante coïncidences que l'excellente étude de Tabti Bouba nous révèle en filigrane. On pourrait aussi s'attacher sur la « *symphonie* » créée par les différentes voix qui se croisent dans le texte, celle de Boularouah maudissant les gros propriétaires de la post-indépendance et les récriminations de Aziz ou de Slimane dans *La Mante Religieuse*.

Le thème de Constantine prostituée et corrompue est dans l'optique de Charles Bonn un signe de reconnaissance d'un *dire semi-oppositionnel*. Et l'excellent spécialiste de préciser :

« *On peut citer ainsi en Français La Mante Religieuse de Jamel Ali-khodja dont le titre n'est qu'une métaphore pour désigner la ville et de Ben Badis, et en arabe Le Séisme (El Zilzel), de Tahar Ouettar. Ces deux romans sont des imprécatoires dans la ville fermée sur ses propres symboles. Ville condamnée à une « grande violence » désirée, et pourtant toujours différée, comme si la fixité du temps y dévoilait l'impuissance du verbe* » (15).

Dans les deux romans l'image de la ville corrompue débouche sur un désir d'Apocalypse « *qui -précise Charles Bonn-me semble être l'une des dimensions les plus religieusement enracinées de cette perception emblématique, et « beauté et purulence malaise » selon la phrase leitmotiv d'Ali-Khodja* »(16).

Très souvent dans le roman algérien la ville emblématique est opposée à la fascination de Paris ou à la ville étrangère. Paris est en même temps la ville étrangère par excellence, le symbole de l'aliénation culturelle et politique, et ce lieu qui fascine, qui poursuit. Face au symbolisme de Paris, Constantine, berceau culturel de Ben

Badis, deviendra un symbole culturel arabo-islamique valorisé, à forte dimension mythique.

Constantine, la matrice affective de Malek Haddad

Dans le déchirement de l'exil parisien, Malek Haddad évoque souvent sa ville d'origine, Constantine. La description de l'arrivée à Paris du narrateur du *Quai aux fleurs ne répond plus* (17) est suivi aussitôt d'un second chapitre développant le souvenir de Constantine. Et tout au long du roman l'association Ourida (*l'épouse*) -patrie- Constantine constitue une sorte de faisceau mythique qui permet à ce narrateur ,Khaled ,de s'absenter de Paris où il vit : « *Paris devient la place vide et Ourida le bout du chemin* » (p.48). Constantine -Ourida Patrie- est bien d'abord vécue et décrite comme un emblème dans ce roman.

Chez Malek Haddad la ville de Constantine imprègne l'œuvre de Malek Haddad (Œuvre poétique, œuvre romanesque, œuvre publicité...)

La ville de Constantine dans sa structure tellurique, dans sa géographie tourmentée, dans son site de forteresse, dans son histoire de résistance se confond avec l'épopée d'une Algérie jalouse d'elle-même et de ses vertus ancestrales. Constantine perçue par Malek Haddad est une statue érigée à la mémoire d'une culture façonnée par les siècles et qui glorifie les hommes libres. Elle est la matrice de la vie affective de l'auteur. Elle est la source de son rapport à l'attachement charnel à la patrie algérienne. Elle est l'inspiration et la projection de la démarche pour une reconquête de la liberté et de la dignité de l'homme algérien.

Constantine tout comme les autres villes du Caire, de Damas, de Paris ou d'Aix-en-Provence deviennent des personnages et autant de repères dans la création romanesque ou poétique de l'auteur.

La représentation carnavalesque des langages de l'identité

Dire la ville, c'est ainsi dire, exprimer une représentation carnavalesque, burlesque des langages de l'identité dans un cadre citadin. Dans *l'Insolation* (18) la quête de Rachid est grotesque, quête de l'amante plus mythique que réelle. En effet, le voyage à Constantine du Scribe est une manière de retrouver sa mémoire, son identité. La quête commence dans la ville labyrinthe, ville enfermement. Une ville qui enferme une femme, mais une femme devenue littéraire dans son rocher, ses murs, dans ses maisons, dans sa parole millénaire. Pénétrer Constantine, vagabonder dans ses ruelles centenaires, c'est ouvrir tout le grenier de *la tradition poétique arabe*. La fiancée, la ville de Constantine semblent s'identifier au trésor musical andalou, au poète conteur Omar. Le burlesque n'est pas absent chez Mourad Bourboune (19). Dans cette représentation des langages de l'être et de la mémoire, Constantine est le lieu d'une mémoire morte car la ville ici n'est plus Constantine dont les pierres sont hautement signifiantes. Les langages-mémoires ne sont plus que des langages de la *duplicité* (comme Kateb - Boudjedra). Les héros n'ont plus leur place dans la ville bâtarde, fausse couche. L'histoire s'est faite sans eux. Cela rappelle le portrait décrépi devant lequel commence théâtralement la danse du roi (20), la déception des maquisards comme celle de l'écrivain, à l'aube de l'indépendance dans une parodie qui s'ouvre dans le néant, le vide, les mains vides.

Ainsi, le muezzin se tait car la parole est vaine. Dans la ville ingrate, même silence chez Dib, Tahar Ben Jelloun dans *Harrouda* (21). Ici la ville n'est pas un lieu car elle a été vidée de sa mémoire. Elle n'attend que la mer pour l'engloutir (*Qui se souvient de la mer*) les bulldozers des technocrates pour faire reste (*Harrouda*). Enfin chez Meddeb Dans *Talismano* (22) c'est une prolifération des villes qui va écrire la parole romanesque tandis que dans *Le passage de l'Occident* (23) de Nabile Farès, *Habel* (24) de Dib ou alors *Cours sur la rive sauvage*, l'absence du lieu est flagrant balayant tout encrage référentiel et toute tentative de localisation.

En conclusion, nous souhaiterions souligner le rapport avec la ville de Constantine est un *rapport mythique, charnel dans «la ville vécue»*. L'autre rapport correspond à un rapport plus compliqué, à un rapport du *Même avec l'identique et à lui même*. La personne qui parle de la ville est de la ville, mais elle y perçoit une fissure, une fêlure qui rend cette ville étranger au Même. La scission est alors intérieure.

D'autre part, la ville de Constantine est une ville changeante mais qui ne change pas comme on pourrait penser qu'elle changerait. *Gangrenée après l'indépendance acquise, la médina ne redevient pas la ville*. Au contraire on assiste actuellement à une modernisation accélérer des villes, les héros romanesques ne s'y retrouvent plus préférant errer dans la ville ancienne à la recherche d'un souvenir, d'une odeur, d'une femme, bref d'un passé. Ville changeante comme une femme. C'est là un stéréotype, bien entendu, mais il a *sa vérité*. *Une ville changeante à la fois très forte dans sa présence et parfois fissurée, par son absence, visitée dans son humiliation, sa dégradation, ses vices, sa fascination. En faisant parler Constantine, les auteurs semblent dérouler le parchemin : Ils sont conteurs pour raconter leur légende, leur émotion, leur frustration, leur désir*. Une ville s'est déroulée avec le temps mais la ville peu à peu s'est complexifiée car les auteurs, ouvrant les bras à la modernité, ont connu d'autres villes, Paris par exemple. Et Rachid Mimouni de nous confier : *« Lorsque j'ai débarqué pour la première fois à Paris ...j'ai eu en découvrant cette ville une impression de retrouver une ville que j'avis déjà connue...Je me suis rendu compte que c'était de la littérature...Après avoir lu Victor Hugo, il n'est pas possible de ne pas reconnaître Notre Dame...Une autre impression reçue de cette ville fut la modernité » (26)*.

L'espace ville est un lieu parfois paradoxal mais un lieu privilégié où les héros-narrateur, anti-héros se ressourcent, se défoulent, *jouent avec l'écriture jubilatoire pour basculer les frontières du réel et atteindre l'universel*.

